



INTERFACES, ASSIMILATIONS ET SÉPARATIONS DANS LE GRAND BAUS DE JEAN-PIERRE TENNEVIN

Emmanuel Desiles

► To cite this version:

Emmanuel Desiles. INTERFACES, ASSIMILATIONS ET SÉPARATIONS DANS LE GRAND BAUS DE JEAN-PIERRE TENNEVIN. L'Astrado: revisto bilengo de prouvenço: revue bilingue de provence, 2009, pp.134-155. hal-01075598

HAL Id: hal-01075598

<https://hal.science/hal-01075598>

Submitted on 22 Oct 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

INTERFACES, ASSIMILATIONS ET SÉPARATIONS DANS LE *GRAND BAUS* DE JEAN-PIERRE TENNEVIN

Paru en 1965 pour la première fois, le roman *Lou Grand Baus* a bénéficié d'une édition « adoubado-de nòu pèr l'autour » sous les presses du *Prouvençau à l'Escolo* en 2003¹. Jean-Pierre Tennevin a trouvé là de quoi rectifier une version « pleno de francisme e d'espressioun que sentien l'òli de làmpi » selon son propre aveu², mais surtout de quoi permettre au lecteur provençal de (re)découvrir un roman séduisant à bien des égards.

Reprenant le topos connu du voyage dans le temps, Tennevin nous invite tout d'abord à rencontrer un propriétaire du « terrièr sestiàn » et du XX^e siècle, paysan un peu bourru mais plein de valeurs sûres, aux prises avec les différents archéologues un peu trop intéressés par sa terre. Mais quelle terre ! Il ne s'agit rien d'autre que du fameux Grand Baus, cette ancienne place forte salyenne, à deux pas du village de Bouc-Bel Air, que les Romains ont pris d'assaut il n'y a des siècles. Fermé aux demandes de ces messieurs de la ville passionnés d'archéologie, Eloi Mérandié, puisque tel est son nom, se laissera pourtant séduire par un homme aux valeurs sûres lui aussi – car homme de la terre avant tout comme Eloi : André Mouriès.

Aux récits historiques que lui fait Mouriès, Mérandié est amené à voir sa propriété d'un œil tout différent. Il lui semble désormais observer et entendre cet ancien peuple celto-ligure aller à ses affaires, chasser, se déplacer, dans tout ce qui faisait jadis la « vido vidanto » d'une ville qui n'est plus. Un jour le pas est franchi entre la simple réminiscence et le brusque bond dans le temps. Eloi Mérandié, paysan de notre époque, devient Eloi le Salyen, jeune capitaine immergé tout à coup dans la période précédant l'attaque romaine. Il ne s'agit pas d'une vision de l'esprit ou d'une métaphore : voici Eloi, à sa grande stupéfaction, au beau milieu des temps antiques !

Il s'y découvre une femme – nouvelle (et plus jeune et plus belle !), des enfants – nouveaux, une maison d'époque, un roi local auquel il est soumis. Mais Eloi se voit surtout contraint de participer à la résistance salyenne contre l'envahisseur romain. Sachant pertinemment que la lutte est perdue d'avance – et pour cause ! lui, homme du XX^e siècle, connaît la suite de l'Histoire – il se bat tel un fauve contre les Latins. Rampant, tuant, brûlant jusqu'aux camps de l'ennemi, Eloi achève son voyage en Antiquité dans une course-poursuite effrénée, les Romains à ses trousses, pour terminer dans un saut extraordinaire au-dessus d'un fossé qui le ramène... au XX^e siècle !

De nouveau tout bouleversé de changer d'époque, il apprend que durant les quelques 5 ou 6 jours qu'il a passés à l'époque des celto-ligures, son corps était allongé dans un lit de clinique aixoise, aux prises non avec les Romains mais avec la fièvre et le délire. Sa femme – celle de notre époque – lui apprend ces extravagances verbales, puis son évocation du centre médical. Il faudra maintenant avoir affaire aux médecins, aux experts psychiatriques, à sa famille flanquée de deux gendres idiots, ennemis peut-être tout autant dangereux que les Romains de jadis. Alors, Eloi, pourtant chargé d'une science historique qu'il a vécue directement, sauvera sa peau, évitera l'asile, donnera toutes les apparences du bon sens, mais n'oubliera jamais ce qu'il sait du Grand Baus, de son histoire, en dépit même des doutes que son bon ami Mouriès est en droit de formuler sur les sources scientifiques du bon paysan aixois...

¹ : C'est de cette édition que nous tirerons toutes les citations du roman de Jean-Pierre Tennevin, sous l'abréviation *G.B.*

² : Jean-Pierre Tennevin, « Quàquì clau pèr *Lou Grand Baus* », revue du *Prouvençau à l'Escolo*, n°16, décembre 2003, p.35.

Sur un plan structurel, le mouvement ternaire : XXème siècle / Antiquité / XXème siècle, n'aura échappé à personne. A quelques détails près, la structure officielle en trois chapitres correspond à cette structure ternaire sous-jacente. Double voyage dans le temps, ou plutôt voyage-aller et voyage-retour, composent le mouvement, la « respiration » de ce roman qui allie l'humour et l'intérêt historique.

Ce qui nous intéressera, pour lors, est le contraste - et quelquefois « le choc » - des époques et la nécessaire fructification intellectuelle et littéraire qu'il ressort de leurs contacts.

INTERFACES

Une fois n'est pas coutume, nous emprunterons au vocabulaire de l'informatique le terme d'*interface*, autrement dit le « dispositif permettant des échanges d'informations entre deux systèmes », ou encore la « limite », la « frontière entre deux systèmes »³. Et des ponts entre deux systèmes de vie, de pensée, d'histoire, Dieu sait qu'il y en a dans le *Grand Baus* ! Les frontières, les limites, les passages de l'un à l'autre monde (celui du XXème siècle et celui de l'Antiquité) permettent cet échange si intéressant avec lequel joue Tennevin tout au long du roman et qui, au fond, fait tout l'intérêt du texte.

Après Henri Bergson, nous dirons que rien n'est plus habituel, ni plus naturel, que d'appréhender le temps par une métaphore spatiale. Ce bond dans le temps, qu'exécute Eloi Mérandié, se situe d'abord dans l'espace – beau paradoxe dans la mesure où il n'aura même pas besoin de sortir de sa propriété du Grand Baus ! Mais les preuves sont là : c'est d'abord par un jeu sur l'Espace, les éléments cosmogoniques, qu'Eloi fait son voyage. Lors d'une belle nuit, au clair de lune, Eloi revisite son domaine. Un ancien boulet romain se trouve à ses pieds, et Tennevin de décrire en focalisation externe : « Lou belavo sêno muta, atupi d'aquelo luno blavo de pèiro frejo que la luno dóu cèu, dintre, se miraiavo... »⁴ Intertexte ou coïncidence ? C'est justement par une réflexion (jouons à notre tour sur ce mot de « réflexion ») sur la lune que Cyrano de Bergerac avait commencé son vaste récit de *L'Autre monde*. Souvenons-nous :

La Lune était en son plein, le ciel était découvert, et neuf heures du soir étaient sonnées lorsque, revenant de Clamart, près de Paris, où monsieur de Cuigy, le fils, qui en est seigneur, nous avait régales, plusieurs de mes amis et moi, les diverses pensées que nous donna cette boule de safran nous défrayèrent sur le chemin. De sorte que les yeux noyés dans ce grand astre, tantôt l'un le prenait pour une lucarne du ciel par où l'on entrevoyait la gloire des bienheureux ; tantôt un autre, persuadé des fables anciennes, s'imaginait que possible Bacchus tenait taverne là-haut au ciel, et qu'il y avait pendu pour enseigne la pleine lune; tantôt un autre assurait que c'était la platine de Diane qui dresse les rabats d'Apollon; un autre, que ce pouvait bien être le Soleil lui-même, qui s'étant au soir dépouillé de ses rayons, regardait par un trou ce qu'on faisait au monde quand il n'y était pas.

Et moi, leur dis-je, qui souhaite mêler mes enthousiasmes aux vôtres, je crois sans m'amuser aux imaginations pointues dont vous chatouillez le temps pour le faire marcher plus vite, que la lune est un monde comme celui-ci, à qui le nôtre sert de Lune.»

Quelques-uns de la compagnie me régalerent d'un grand éclat de rire.

« Ainsi peut-être, leur dis-je, se moque-t-on maintenant dans la Lune, de quelque autre, qui soutient que ce globe-ci est un monde.»

Mais j'eus beau leur alléguer que Pythagore, Epicure, Démocrite et, de notre âge, Copernic et Kepler, avaient été de cette opinion, je ne les obligeai qu'à rire de plus belle.⁵

³ : *Dictionnaire universel*, Hachette, Paris, 1993, entrée « interface ».

⁴ : *G.B.*, p.26.

La suite du roman de Cyrano, nous la connaissons : le héros de Bergerac fera justement le « voyage » jusqu'à la lune pour découvrir une civilisation insoupçonnée.

La question immédiate : Tennevin s'est-il appuyé sur le texte du XVII^{ème} siècle ? se subordonne à la mise en relief d'un procédé similaire : la lune comme interface, comme élément commun, comme jonction entre deux mondes. Il n'est pas anodin de noter que la première chose que remarque Eloi-Salyen dans sa hutte celto-ligure est justement le clair de lune⁶, et que la dernière chose qu'il aura à noter, lors de son bond-retour vers le XX^{ème} siècle est justement une fois de plus la lune⁷. Il semblerait que Séléné, précisément l'une des plus anciennes figures mythologiques grecques soit la passeuse, tel Charon, d'un monde à un autre. Et si nous avions à pousser plus loin encore la similitude des procédés de Cyrano et de Tennevin, nous dirions que ce dernier emploie l'expression de « mounde autre »⁸ dans le *Grand Baus*, expression inversée du titre de Bergerac. Bref, la lune, puisqu'elle est de tout âge, sert de plate-forme commune aux deux époques, mais aussi de plate-forme pivot qui envoie Eloi dans le passé et le happe pour le ramener dans le futur.

Quittons le ciel, regagnons la terre : une autre interface est savamment agencée par Tennevin : le lieu terrestre. À l'endroit où antan un homme (on saura qu'il s'agit d'Eloi-Salyen lui-même) a enterré une jarre pleine de drachmes, un homme la déterre et consacre là sa plongée vers l'époque celto-ligure. Ici - observons-le - la ligne-frontière entre présent et passé se situe en surface terrestre, comme si le sol était l'axe de symétrie par lequel on s'introduit dans un autre monde historique ou... fantasmagorique. Nous pensons, par ce dernier adjectif, à Lewis Carroll, et au début d'*Alice de l'autre côté du miroir*, où l'axe de symétrie qui fait passer l'héroïne anglaise dans un monde merveilleux est le miroir, illustration (en bon professeur de mathématiques que Lewis Carroll était) de la leçon de géométrie sur la symétrie. D'ailleurs, tel ce miroir qui sépare deux mondes, une dalle est découverte, monolithe qui fait passer du monde des vivants au monde des anciens, des morts, comme le veut la bonne vieille tradition funéraire occidentale, héritée du Néolithique⁹. Retenons au passage que la dalle sous laquelle se trouve tout l'intérêt du texte et du voyage autant réel que littéraire est aussi un topos connu. Dans son avant-propos « Gil Blas au lecteur », Alain-René Lesage ne cachait pas la part de *senefiance*, autrement dit de *substantifique moelle* rabelaisienne, de sens profond de l'œuvre, qui se trouvait derrière la dalle – dalle-métaphore de ce qu'il fallait soulever pour rentrer dans le monde du sens, de la didactique essentielle du livre, de l'intérêt du texte¹⁰.

⁵ : Cyrano de Bergerac, *Les Etats et Empires de la Lune*, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, « Libertins du XVII^{ème} siècle », Paris, 1998, p.903.

⁶ : « L'escuresino avié toumba à la subito, franc d'uno clarour de calabrun que s'escapavo d'un fenestroun. » *G.B.*, p.38.

⁷ : « Èu, gibla contro lou vènt terrau qu'engoulavo à pleno gargato, fusavo dins lou clarun de la luno, uno luno à soun leva que resquihavo sus li planet e marcavo li founsau d'oumbrasso misteriouso. » *Ibid.*, p.96-98.

⁸ : *G.B.*, p.118.

⁹ : Lire sur le point l'ouvrage de Catherine Louboutin, *Au Néolithique, les premiers paysans du monde*, Gallimard, coll. « La Découverte », Paris, 1990.

¹⁰ :

GIL BLAS AU LECTEUR

Avant que d'entendre l'histoire de ma vie, écoute, ami lecteur, un conte que je vais te faire. Deux écoliers allaient ensemble de Peñafiel à Salamanque. Se sentant las et altérés, ils s'arrêtèrent au bord d'une fontaine qu'ils rencontrèrent sur leur chemin. Là, tandis qu'ils se délassaient après s'être désaltérés, ils aperçurent par hasard auprès d'eux, sur une pierre à fleur de terre, quelques mots déjà un peu effacés par le temps et par les pieds des troupeaux qu'on venait abreuver à cette fontaine. Ils jetèrent de l'eau sur la pierre pour la laver, et ils lurent ces paroles castillanes : " Aquí esta encerrada el alma del licenciado Pedro Garcias : ici est enfermée l'âme du licencié Pierre Garcias. "

Le plus jeune des écoliers, qui était vif et étourdi, n'eut pas achevé de lire l'inscription, qu'il dit en riant de toute sa force : Rien n'est plus plaisant ! Ici est enfermée l'âme ! Une âme enfermée ! Je voudrais savoir quel original a pu faire une si ridicule épitaphe. En achevant ces paroles, il se leva pour s'en aller. Son compagnon, plus judicieux, dit en lui-même : il y a là-dessous quelque mystère. Je veux demeurer ici pour l'éclaircir. Celui-ci

Là encore, dans le roman de Lesage comme dans celui de Tennevin, il ne fallait pas bouger pour faire le trajet vers le passé et son enseignement profond. Un lieu commun donc, qui sert lui-même d'interface entre deux périodes, et disons-le : un jour-interface également ! Hasardons une hypothèse : le choix du 5 août pour le jour de passage d'une époque à une autre peut aussi ressortir du cadre de l'interface, du lien, du pont. On sait qu'Eloi Mérandié est paysan (la première image que le lecteur a de lui est celle d'un berger gardant ses moutons) ; on sait que par ses qualités de berger André Mouriès se fera apprécier par Eloi ; on sait également que le mode de vie des Salyens du Grand Baus est la tradition agropastorale. On pourrait alors sourire sur le fait que ce jour du 5 août est la saint Abel, premier berger des temps génésiaques, premier en liste d'une longue série de bergers, patriarches juifs, pâtres plus tard élus pour la première annonce de la Bonne Nouvelle dans l'Evangile de Luc¹¹, et - pour finir le déroulement jusqu'au temps mistraliens - pâtre qu'est le Seigneur lui-même, « tu que nasquères dins la pastriho »¹²...

Récapitulons donc : une lune-interface, une terre-interface, un temps-interface. Si nous avons l'âme à nous amuser encore un peu, nous redirions cette liste à l'aide des premières et grandes divinités mythologiques : Séléné, Gaia, Chronos. Mais l'amusement deviendrait encore plus intéressant si nous en retenions l'aspect grec. Car la dernière des interfaces du *Grand Baus* – et de celle-ci Tennevin ne fait point mystère – est le prénom – grec ! – d'Eloi, prénom qui restera intact d'une époque à l'autre. Écoutons le narrateur du roman provençal : « Éu-meme, si gènt i'avien mes Aloï, qu'èro grè peréu, e i'avien leissa, à sa mort, soun oustau sus lou Grand Baus e tout lou bèn que, dins lou païs, n'èron mèstre. »¹³ Et plus loin nous obtenons confirmation de ce lien entre possession du prénom grec, possession du Grand Baus, et communauté des deux « états » : « (...) Aloï lou pastre prouvençau s'èro rescountra au travès di tèms em'Aloï lou noble sàli, nouma parié qu'èu e qu'èro tambèn quàsi lou meme ome. Anavo ansin que lou noum d'Aloï se disié encò di Sàli (...) »¹⁴

Nous pourrions trouver une métaphore générale dans ces propos, celle de la pluralité des personnalités qui constituent notre moi, de la pluralité des époques dans lesquelles notre âme baigne, des diverses cultures dont elle est faite, mais toujours fédérée, unifiée autour d'un signifiant commun : le prénom.

Pour autant qu'elles séparent, car elles sont « frontières », les interfaces réunissent.

ASSIMILATIONS

Eloi Mérandié n'est pas psychotique. À aucun moment il ne confond fiction et réalité. C'est bien sur cette certitude-là qu'il refuse, en fin de roman, de rentrer en hôpital

laissa donc partir l'autre, et, sans perdre de temps, se mit à creuser avec son couteau tout autour de la pierre. Il fit si bien qu'il l'enleva. Il trouva dessous une bourse de cuir qu'il ouvrit. Il y avait dedans cent ducats, avec une carte sur laquelle étaient écrites ces paroles en latin : " Sois mon héritier, toi qui as eu assez d'esprit pour démêler le sens de l'inscription, et fais un meilleur usage que moi de mon argent. " L'écolier, ravi de cette découverte, remit la pierre comme elle était auparavant, et reprit le chemin de Salamanque avec l'âme du licencié.

Qui que tu sois, ami lecteur, tu vas ressembler à l'un ou à l'autre de ces deux écoliers. Si tu lis mes aventures sans prendre garde aux instructions morales qu'elles renferment, tu ne tireras aucun fruit de cet ouvrage ; mais si tu le lis avec attention, tu y trouveras, suivant le précepte d'Horace, l'utile mêlé avec l'agréable.

(Alain-René Lesage, *Histoire de Gil Blas de Santillane*, Garnier-Flammarion, Paris, 1977, p.21).

¹¹ : chap. 2, 8-21.

¹² : Frédéric Mistral, *Mirèio*, Chant I, Librairie contemporaine, Montfaucon, 2008, p.28.

¹³ : *G.B.*, p.46.

¹⁴ : *Ibid.*, p.68.

psychiatrique. Certes, cette division en deux personnes distinctes, division qui elle-même rappelle la division structurelle du texte en deux époques historiques, pourrait faire songer à un vague schéma schizoïde. Mais le héros de Tennevin ne perd jamais la raison au point de ne plus faire la différence entre ce qui appartient à un monde et ce qui appartient à l'autre. Eloï, pour justement toujours saisir le statut cognitif du réel, ne cesse de taxer de « rêve » l'ailleurs temporel. C'est assez dire que tout n'est pas vrai pour le héros provençal.

Toutefois, en bon professeur de Lettres Classiques qu'il est, Tennevin ne saurait se priver de la valeur didactique, et éclairante sur la réalité, que peut être le songe. On sait que les études sur l'onirisme commencent dès l'Antiquité, avec l'accent mis sur son côté annonciateur, symbolique, prémonitoire, bref son ancrage avec la réalité. L'écrivain grec le plus connu sur ce plan est sans nul doute Artémidore d'Ephèse, auteur de la *Clef des songes*¹⁵, référence remise au goût du jour par l'Humanisme et la période baroque. Le rêve unit le rêveur à une réalité qui lui échappe, lui donne les *clefs* justement, de son existence. Que la descente dans les temps celto-ligures commence sous l'égide du rêve n'est pas un mystère dans le *Grand Baus*, les occurrences ne manquent pas¹⁶. Toutefois, l'unité est trouvée dans un rêve que fait Annette, l'une des filles de Mérandié : « Coume vai, cridè Aneto, aquesto niue ai fa un pantai que i'avié un fiò de colo ! »¹⁷ En évoquant son rêve, la fille du héros joint la réalité du XXème siècle à celle de l'attaque des Romains par Eloï-Salyen, épisode précisément relaté quelques pages auparavant, puisque Eloï avait mis le feu aux camps de l'ennemi. En termes narratologiques, Annette agence un pont entre les deux parties historiques du roman grâce au procédé d'analepse (procédé plus rare, puisque c'est plutôt sur la vertu proleptique, prémonitoire, du songe qu'insiste l'Antiquité érudite, et en particulier Artémidore d'Ephèse).

Toujours est-il que l'occasion est belle de saisir l'unité narratologique du texte de Tennevin. Le système dialogique qui est mis en place est le suivant : H-C / H1, H-C (Histoire-Cadre) correspondant au XXème siècle et à la situation narrative première, et H1 (Histoire n°1) correspondant à l'entrée dans une histoire enchâssée à l'intérieur de l'histoire-cadre.

Le premier argument en faveur d'une unité entre histoire-cadre et histoire enchâssée est l'aspect complémentaire de cette dernière par rapport à la première. Derrière la mention très ironique : « (...) me fai rire de pensa que moun capitani avié escri : « *pour sa belle conduite au feu* ». Aquelo tubo, es lou cas de lou dire ! »¹⁸, car on s'apprête à décorer Eloï Mérandié, se cache l'idée que le héros, après avoir fait montre de bravoure lors de l'invasion des Romains, recouvre ce que l'on lui avait ôté, à savoir la médaille qu'il avait méritée en passant la Marne, lors de la Seconde guerre mondiale. Il faut noter que l'occasion de recevoir cette décoration n'arrive qu'à partir du moment où Eloï a pu braver l'ennemi, mais dans une autre époque...

La complémentarité qu'apporte l'histoire vécue dans l'ailleurs temporel à sa vie initiale de paysan du XXème siècle est patente dans tout l'ouvrage. Comme dans son existence première Eloï est marié et se voit le père de deux enfants ; toutefois, bien des différences, s'épaulant l'une l'autre, sont dignes de remarque. Honorine est le pendant officiel de Leiaquè, la belle épouse salyenne, certes ; mais tout lecteur aura saisi la part - peut-être fantasmée dans l'inconscient de Tennevin (je laisse cela aux spécialistes de psychocritique) - de compensation et matrimoniale et érotique que revêt la belle héroïne antique. Il n'y a qu'à remarquer qu'Honorine et Leiaquè partagent seulement une situation générale commune (celle d'être l'épouse d'Eloï), et une situation circonstancielle commune (celle de se tenir au chevet d'Eloï malade). A côté de cela, Leiaquè apporte la jeunesse, la sensualité, la fougue,

¹⁵ : Librairie Vrin, Paris, 1999.

¹⁶ : Voir *G.B.*, p. 34, 44, 48 et 100.

¹⁷ : *Ibid.*, p.106.

¹⁸ : *Ibid.*, p.128.

qu'Honorine ne semble pas ou plus en mesure de donner à Eloi. De la même façon, les enfants du héros (deux filles au XX^{ème} siècle : Annette et Simone, mariées à deux hommes quelque peu stupides, et un fils et une fille dans l'Antiquité : Rami et Birrissèle), s'opposent et se compensent les uns les autres. Si l'on affirme qu'il y a là une situation de miroir, avouons qu'il s'agit de miroir déformé, en *anamorphose* selon le vocabulaire de la critique littéraire moderne.

Mais le sommet de cette compensation se situe au niveau du personnage d'Eloi lui-même. Ce double salyen du paysan provençal a les vertus que le vieux maître bourru du Grand Baus n'a plus, ou qu'il ne peut mettre en valeur. C'est un Eloi rajeuni, revigoré, plein d'énergie, que l'on observe dans l'H1, alors qu'il se contentait dès sa première description d'être un berger solitaire. Conseiller du roi celte du Grand Baus, fils et père d'une lignée de Ligures authentiques, militaire exemplaire et stratège, maître d'une maisonnée comptant plusieurs esclaves, voilà ce qu'est devenu le personnage initial... Cette fois-ci le vocable de *rêve* convient à l'aventure d'Eloi selon tous les sens du terme.

Au delà de la complémentarité, qui constituait déjà en soi un emboîtement, une fusion intéressante, les deux instances historiques vont peu à peu s'assimiler. A plusieurs reprises la guerre contre l'ennemi romain est associée à la guerre contre l'ennemi allemand. L'occupation romaine et l'occupation nazie se fondent très vite...

Autant dire que Jean-Pierre Tennevin, au delà d'un simple jeu de ponts dialogiques, nous invite à voir dans son roman un jeu de miroirs multiples, et pour le coup non déformants ou compensatoires ! Observons quelques personnages-clés du texte : Eloi, le premier. Le propriétaire terrien du roman est bien entendu une des figures de Tennevin lui-même, par métaphore bien sûr, car l'écrivain est l'auteur (donc le propriétaire des lignes) du *Grand Baus*, mais il est également propriétaire d'une partie du domaine du Grand Baus, dans la stricte réalité. Fernand Benoit le rappelle en préface : « Il aimait à vivre dans la bastide qui s'abrite au pied de la colline, au débouché des sentiers qui grimpent jusqu'à l'oppidum. »¹⁹ Et Tennevin de confirmer presque quarante ans plus tard : « Au Vergié me soubro un tros d'un bèn de famiho que coumpren uno bono mita dóu planestèu. »²⁰ La terre de Mérandié est un peu aussi celle de Tennevin, et Tennevin est aussi un peu Mérandié... Mais Mouriès est aussi un peu Tennevin dans la figure de l'archéologue minutieux prêt à redécouvrir tout un monde enfoui ; toujours selon Fernand Benoit, Tennevin « interrogeait le sol dans l'espoir de lui arracher le secret d'une civilisation disparue (...) »²¹. Poursuivons les croisements de reflets : Mouriès est aussi Fernand Benoit lui-même, l'initiateur, le digne membre de l'Institut qui engage Eloi à interroger son propre sol. Jean-Pierre Tennevin ne donnera d'ailleurs que cette clé d'assimilation d'un personnage à la réalité dans son article « Quàuqui clau pèr *Lou Grand Baus* » : « I'a ges d'alusioun en de gènt que que fugon dins li persounage, senoun pèr Andriéu Mouriès qu'à moun idèio èro Fernand Benoit »²². Toutefois, si l'on admet que Mouriès est le grand initiateur, celui par qui Eloi Mérandié est engagé à fouiller son sol, à redécouvrir la civilisation salyenne qui avait occupé le Grand Baus dans ces temps reculés, on ne peut s'empêcher de faire le lien avec Jacques Felisat, dédicataire du roman, mais certainement plus que cela. Écoutons Tennevin lui-même : « Ai vergougno de pensa qu'arribère, diplouma de Letro tout envernissa de cultivo classico, sèns agué coumprés que d'aquéu drudige de civilisacioun antico qu'apasturavo mi raive de jouvènt, n'en jasié uno formo soulido, just souto mi pèd, à mié-mètre de founs, tóuti li cop que m'espacjave sus lou planestèu dóu Baus-Rous. S'ai chanja mis amiro lou dève au coulègo en quau ai dedica lou rouman *lou Grand Baus*, Jaque Felisat. Un pau pu jouine que iéu Felisat avié uno sentido arqueoulougico

¹⁹ : *Ibid.*, p.5.

²⁰ : « Quàuqui clau... », *art. cit.*, p.30.

²¹ : *G.B.*, p.5.

²² : « Quàuqui clau... », *art. cit.*, p.35.

qu'anavo pica mai aut qu'aquelo que vène d'espasa. »²³. Felisat est donc aussi un peu Mouriès, l'initiateur, comme le démon de Socrate l'avait été pour le héros de Cyrano dans la *Lune*.

Bref, tout fusionne quelque peu dans le *Grand Baus*, tout s'assimile, les périodes, les lieux, les gens. Par moments même, tels des « fondus enchaînés » au cinéma, Eloi voit se mêler cadre antique et cadre contemporain : « De-fes se cresié de vèire, dins de nèblo mounte se mesclavo i Sàli, un Andréu Mouriès que travessavo l'esplanado à grand dèstre, segui dóu jouine arqueoulogue d'Avignoun. Passèron, aquéli dous, coume de glàri e s'esvaliguèron entre lis estatuo. »²⁴ On verra même Eloi se demander si, au moment même où Honorine lui parle, Leiaquè et ses enfants sont sur la route du Lubéron pour échapper aux Romains²⁵...

Pour comble d'assimilation narratologique dans le roman, nous n'aurons qu'à mettre en exergue ce passage dans lequel Eloi-Salyen se rappelle qu'à l'endroit même où il pose les pieds était venu le trouver André Mouriès en 1963 – 1963, année de rédaction du *Grand Baus* par Tennevin précisément ! Tennevin, Eloi-Mérandié et Eloi-Salyen semblent faire tout un : « Èro aqui qu'au printèms de 1963 gardavo si fedo, lou jour qu'Andréu Mouriès l'èro vengu vèire... »²⁶

Arrivé à ce point de l'analyse du texte tout semble s'assimiler pour donner une tonalité unique. La nuit des temps, la *niue saliano* (ce sont les derniers mots du roman)²⁷, emporte avec elle les lieux, les personnages et les époques dans une sorte d'intemporalité sereine. Le mistral souffle sur l'oppidum comme il souffle sur le monde contemporain, le ciel est rouge et annonciateur de vent, comme il l'a toujours annoncé, et la langue provençale même charrie avec elle tout un passé de langue salyenne (argument qui s'inscrit directement dans les études que fit Charles Rostaing sur la toponymie provençale) : « Entre éli noun fasien resclanti que lou vièi dialèite ligour, dóu demena qu'asi prouvençau, tout salivous di noum de l'erbouran e de la sôuvagino »²⁸.

SÉPARATIONS

Ligure ? Précisément, ligure n'est pas celte. Le roi du *Grand Baus* rappelle à Eloi toute la différence qu'il y a, même à l'époque de lutte contre les Romains, en même temps qu'il rappelle l'alliance solide entre les deux peuples : « T'ai chausi tambèn que, de tóuti li noble de noste terraire, i'a que tu que fugues, de bon, un Ligour. Es d'acò que marco dins lou pople se veson que lou rèi, qu'es cèlto, se fiso lou mai en un noble di Ligour... Dirai meme que rên fai miès touca dóu det ço que sian, li Sàli, que de senti coutrio tu, Aloï, que siés ligour emé lou rèi qu'es cèlto... »²⁹

Cette revendication d'une union est peut-être bien la dernière que nous aurons à relever dans le *Grand Baus*. Si nous avons pu être bercé par l'illusion d'une jonction, d'une fusion entre deux mondes, grâce aux jeux des interfaces, force nous est constater que la rencontre entre les deux instances temporelles ressemble finalement à un choc, un heurt, un contraste qui sera, au fil des pages, une lente désillusion.

Au lieu d'enrichir Eloi aux yeux du monde, son expérience dans l'en-deçà historique l'isole encore plus qu'il ne l'était au premier tableau du roman. Jusqu'alors il n'avait eu qu'à se plaindre d'un voisin moqueur, Roger Trihon, et passer outre les niaiseries de ses deux

²³ : *Ibid.*, p. 31.

²⁴ : *G.B.*, p.56.

²⁵ : « E d'enterin... o pulèu quauco part dins lou tèms Leiaquè tiravo vers Leberoun emé li dous pichot ». *Ibid.*, p.116.

²⁶ : *Ibid.*, p. 52.

²⁷ : *Ibid.*, p.136.

²⁸ : *Ibid.*, p.86.

²⁹ : *ibid.* ;, p.82-84.

gendres, Claude et le gros Pierre, les fesses enfoncées dans le siège de leurs tracteurs. A double titre ce qu'il a vécu à l'époque antique le sépare des autres. D'abord parce qu'il a connu un peuple fier, une famille heureuse et belle, un temps de résistance et de valeurs héroïques, autant de vertus qui auront à s'user face au monde terraqué du XXème siècle lorsqu'il y retourne. Puis parce que nul ne croit à son histoire et qu'il se voit menacé de l'hôpital psychiatrique. Là est bien le mal du siècle, le XXème, que d'enfermer les fous : « falié pulèu s'avisa d'un biais de s'escapa avans que l'embarrèsson, car sabié, aro, de quant es mai pernicioso la civilisacioun d'aquest tèms. Encò di Sàli li fòu èron sacra, e franc que cerquèsson à faire de mau, li leissavon à si foulié »³⁰. Michel Foucault aurait dit qu'il s'agit plutôt du mal du XVIIème siècle³¹, mais le temps où les aliénés mentaux étaient intégrés à la société, à l'instar du *ravi* de la crèche, est bien révolu dans les deux cas.

Aussi, est-ce un divorce d'avec le monde, d'avec son entourage humain immédiat ou plus large, qu'Eloi Mérandié doit essuyer. La liste de ses opposants-fantoches est bien longue, et trône telle une pointe *in fine*, « tóuti tant qu'èron, medecin, clinico, gendarmo, femo, fiho, gèndre... »³². La communication est devenue impossible avec son épouse même, qui ne peut que s'inquiéter des propos incohérents, ou apparemment incohérents, que lui tient son mari au sujet de son escapade salyenne³³. Plus douloureuse sera la séparation d'avec André Mouriès, le seul qui aurait été à même de le comprendre, lui l'archéologue subtil et savant. Mais pas plus que les autres, le berger-scientifique ne croira à son histoire et à ses élucubrations. Mouriès se dit à lui-même : « sarié-ti qu'en estènt mèstre d'uno terro arqueoulougico, aquéu Jan-figo se cresié, aro, de tout saupre, d'enterin que ié soubravo de sa malautié uno meno de repepiage e de languitudo ? « Vendra, pièi, en òdi, faguè em'èu, se fau supourta, aro, de-countünio un enfetaire sus lou planestèu ». I'avié pamens quaucarèn de pas trop clar dins aquelo mescladisso de croio e de couiounige, mai, que que n'en fuguèsse, tant valié se desbarrassa dóu senòdi (...) »³⁴ La fin de cette belle amitié, qui avait ouvert le roman, est à l'image de la fin d'Eloi et de ses rapports humains.

Mais plus grave est le divorce qu'Eloi doit constater entre la réalité historique qu'il a connue et sa retranscription par les historiens de pacotille ! Divorce qu'il l'afflige d'autant plus que le souvenir du Grand Baus est tout ce qui lui restait. Voici le cousin du ministre qui se plaît à élaborer toute une théorie sur un insigne phallique que les Salyens auraient laissé, alors qu'il ne s'agit que d'un manche d'amphore³⁵ ! Voilà l'une des filles d'Eloi qui prend le profil d'Artémis sur les drachmes marseillaises pour la Reine Margaret³⁶ ! Et Félicien d'associer le pilon du Roi au roi René³⁷, écrasant et annihilant l'époque où le bon roi celte du Grand Baus régnait en maître... Notons, d'ailleurs, que Félicien, justement, est l'incarnation comme l'agent de cette usurpation historique, et qu'il justifie en cela toute l'animosité que le paysan lui vouait dès le début. N'est-il pas, symboliquement et réellement, le voleur de la jarre pleine de drachmes qu'Eloi avait cachée et qui le reliait à son passé d'homme salyen ?

³⁰ : *Ibid.*, p.120.

³¹ : Lire le chapitre concernant le « grand renferment » dans Michel Foucault, *Histoire de la folie à l'Age Classique*, Gallimard, Coll. « TEL », Paris, 1976.

³² : *G.B.*, p.134.

³³ : « Que te faguè, lou rèi di Sàli ? questioune Nourino emé la voues que se pren pèr resouna la ninèio. » *Ibid.*, p.118.

³⁴ : *Ibid.*, p.128-130.

³⁵ : « Mai un que poudié plus teni sis estrambord, èro lou cousin dóu menistre qu'avié derraba uno maniho d'anforo e desbarjavo d'ensigne falique de terro cuecho. » *Ibid.*, p.124.

³⁶ : « Lou mai que m'agradavo, à iéu, uno femo que retrasié la princesso Margareto, escupido ! » *Ibid.*, p.112.

³⁷ : « - E coume ié dison à-n-aquéu pounchoun, demandavo en fasènt la bèbo vers l'estello ?
- Lou Pieloun dóu Rèi, respoundeguè Felician.
- De quete rèi ?
- Dóu rèi Reinié, crese... » *Ibid.*, p.130.

Très vite, de ce divorce humain et local naît un divorce historique et politique. La valeur de synecdoque du Grand Baus, lieu qui a subi l'invasion, joue à plein. Le lien entre l'invasion romaine et l'entrée dans une ère nouvelle qui amène les hommes jusqu'au XXème siècle, à la mécanisation et à la révolution industrielle, est immédiatement fait par le héros. Quand il recouvre ses esprits – et son époque première – Eloi, en maudissant les mines de Biver ne se trompe point : « De fiéu eleitri qu'oundejavon sus de pieloun de betum coupavon la plano de galis. Coume cercavo lou soulèu pèr se douna uno idèio de l'ouro, sa visto encapè li terras de Biver qu'estubassavon. Faguè lou poug : « Sales romains ! » cridè en franchimand »³⁸. Dès lors, Jean-Pierre Tennevin nous invite à voir les liens qui, d'une époque à une autre, ont séparé les Provençaux de leur propre territoire – argument éminemment militant dans le cadre de la revendication régionaliste du XXème siècle. En contre-argument que lance Eloi le Salyen, Tennevin ironise : « es panca arriba lou tèms que, sènso mena guerro, d'estrangié nous vendra empouissouna lou cèu e leva lou soulèu, d'enterin que li gènt dóu païs, qu'auran desmascla, li leissaran faire »³⁹.

L'ère du ciel empoisonné et du soleil voilé ou disparu est pourtant bien arrivée ; le texte de Tennevin a aussi pour fonction de le rappeler dans ce cruel contraste entre les temps salyens et les temps contemporains, contraste vécu par Eloi, mais également par le lecteur, dans le cadre extra-fictionnel et dans une optique de *captatio benevolentiae* de lecteur provençal militant. C'est le topos présent dans tout *Lou Pouèmo dóu Rose* de Mistral, mais aussi dans une bonne partie des œuvres de Tennevin lui-même. On relira sur ce point l'histoire de *La vièio qu'èro mouarto*.

Il y a donc lieu d'observer là ce que nous pourrions appeler une césure interne. Le personnage d'Eloi, hommes de deux époques, hiérarchisant la beauté de l'une – l'ancienne – à la médiocrité de l'autre – contemporaine -, vit une séparation personnelle que sous-tend le bouleversement de son identité. A y regarder de plus près, Eloi ne sait plus qui il est dès le milieu du roman : « Quau èro, éu meme ? Lou pastre Aloï ? Aloï lou Sàli ? De segur lou bastidan d'Aubertas qu'èro esta jusqu'à la vèio, l'èro encaro, e n'en sentié batre lou cor souto la cuirasso saliano... Mai coume vai, alor, qu'aguèsse, de matin, tant bèn parla davans lou counsèu ? »⁴⁰ À sa sortie du monde antique et dès son retour au XXème siècle, Eloi ne voit plus en Eloi le berger qu'un autre homme. Honorine n'y comprend d'ailleurs plus rien ; le héros demande à son épouse : « E l'an pas retrouba ? – Quau ? – Aquéu d'aqui, pecaire, lou minable que s'èro esbigna de la clinico ! »⁴¹

Toutefois la vie reprend ses droits et puisque Leiaquè, Rami et Birrissèle sont loin désormais, Eloi sent son personnage social reprendre lui-même le dessus. Néanmoins, à l'instar d'un personnage romantique qui, ayant connu la beauté et le sublime, ne trouve plus ses marques dans sa société et dans son monde, il reste dans l'âme d'Eloi comme une mélancolie permanente. Ici se télescope l'invention de Tennevin - et sa fiction romanesque – et le topos romantique, connu depuis Chateaubriand, en passant par Vigny, Lamartine, Mistral ou Hugo, de la visite nostalgique des ruines. L'évocation d'un lieu, réceptacle d'une époque qui fut belle et qui n'est plus, dont il ne reste que des vestiges, est un *lieu* commun aux textes du XIXème siècle et à celui du romancier provençal. Les vestiges sont assez présents pour être évocateurs, assez dégradés pour susciter l'idée que l'idéal est perdu. Eloi, touchant en fin de texte, a quelque chose d'un personnage de Nodier, parti, au moins mentalement, dans un autre monde.

³⁸ : *Ibid.*, p.100-102.

³⁹ : *Ibid.*, p.86.

⁴⁰ : *Ibid.*, p.66.

⁴¹ : *Ibid.*, p.110.

Il a même quelque chose d'un héros de d'Arbaud, d'un Gounflo-Anguielo⁴² esseulé, ou plus encore d'un Nouradoun Blanquet⁴³, vieil homme riche d'un voyage extraordinaire que nul, dans sa patrie même, ne croit. Eloi Mérandié est réduit au même sort, au même silence... C'est d'ailleurs en fou-sage, en morosophe rabelaisien, que termine notre personnage, évoquant avec précision les temps anciens, annonçant la vérité devant un auditoire incrédule.

Mais plus encore, c'est le lieu qui est séparé de la connaissance du monde humain. Malgré la multitude d'archéologues que connaît désormais le Grand Baus, l'âme véritable de ce *locus praegnans*⁴⁴ reste à découvrir car les hommes passent à côté. Le drame du roman se joue ici. Le lieu est esseulé, il doit faire, selon le beau mot de Jean Serroy, un « apprentissage de la solitude »⁴⁵ tout comme Eloi doit le faire. Mais le fait que l'éponymie en revienne finalement au Grand Baus et non à Eloi n'est pas innocent. C'est l'enchantement du *locus* et de ses attributs qu'il importait de mettre à jour, au fil des pages plus qu'au fil des fouilles, et qu'il s'agissait de retrouver derrière des strates de niaiseries humaines. Eloi en fait l'expérience très vite : « la terraio di pèço d'argènt, lis arlèri l'avien segur, desencantado »⁴⁶.

Aussi, le dernier voyage auquel Jean-Pierre Tennevin nous invitait était un voyage de recouvrement d'une époque, d'une population, d'un *decorum* que le Grand Baus – le livre et le lieu – conservait encore.

Le constat, à la fin du *Grand Baus* de Tennevin, n'était pas différent de celui de Marcel Proust à la fin de *Du côté de chez Swann* :

*Les lieux que nous avons connus n'appartiennent pas qu'au monde de l'espace où nous les situons pour plus de facilité. Ils n'étaient qu'une mince tranche au milieu d'impressions contiguës qui formaient notre vie d'alors ; le souvenir d'une certaine image n'est que le regret d'un certain instant ; et les maisons, les routes, les avenues, sont fugitives, hélas ! Comme les années.*⁴⁷

Comme Proust achèvera sa *Recherche du temps perdu* sur le *Temps retrouvé*, souhaitons que nous ayons quelque peu, nous aussi, grâce à Jean-Pierre Tennevin, de ce Grand Baus l'âme retrouvée.

Emmanuel Desiles
Aix-Marseille Université

⁴² : Héros de la nouvelle de Joseph d'Arbaud, *La Caraco*, 1926.

⁴³ : Héros du roman de Joseph d'Arbaud, *L'Antifo*, 1969.

⁴⁴ : L'expression est de Jean-Pierre Tennevin lui-même, dans « Quàuqui clau... », *art. cit.*, p.33.

⁴⁵ : Jean Serroy, *Roman et réalité*, Minard, Paris, 1981, p.149.

⁴⁶ : *G.B.*, p.126.

⁴⁷ : Marcel Proust, *Du côté de chez Swann*, Folio, Paris, 1987, p.419-420.